

Le Pont nous rend service

Notre village était le champion des artisans et commerçants, pêcheurs, menuisiers, fabricants de boîtes à vacherin, affineurs, scieur, distillateur, etc., mais par contre n'offrait que peu d'officines comme dentiste, médecin, coiffeurs et autres. Pour les services que celles-ci pouvaient nous rendre, il fallait aller au Pont. Mais ce deuxième village n'étant qu'à un ou deux km si vous alliez tout au bout, ce n'était pas une affaire que de nous y rendre. Par ainsi il devenait notre deuxième point d'attache, et même si nous n'en ferions jamais vraiment partie.

Il y avait donc là-bas, partant de l'occident pour nous rendre à l'orient, la gare, le salon de coiffure de Fernand Ruffieux, la gendarmerie, l'Hôtel de la Truite, le kiosque, l'appareilleur Albertano, la Poste, le cabinet du dentiste à l'étage, le marchand de vins Müller, le Grand Bazar du Pont, célèbre depuis la fin du siècle précédent. On trouvait ensuite le Service électrique, la charcuterie Lucien Humberst, l'entreprise Rochat-Golay était parie à Lausanne avec armes et bagages depuis peu, l'un des plus gros commerce de fromage et de vacherin du canton. En sa partie orientale se tenait le magasin d'horlogerie d'Eli Reymond. Suivait la boucherie Rochat, accolée à la Grande Salle du Pont dont les hauts accueillait le cabinet du docteur Rochat bientôt remplacé par le docteur Convert. Ce dernier s'établira ensuite dans sa villa Beno Doue, un peu en hauteur. Seront ici les deux classes supérieures du Pont. Ensuite voilà la boulangerie, avec au-dessus les deux classes primaires supérieures de notre époque plus l'école primaire à l'arrière et bien entendu la fameuse cour où nous jouions au « trou », jeu violent où régnaient Magams des Bioux et le grand Loucky de L'Abbaye. Se découvre maintenant la maison du village avec la classe enfantine. Que voilà à la suite la grosse maison anciennement du tapissier Walter qui céda la place à Victor Sonney. Celui-ci, sellier, nous réparait nos serviettes de cuir et nous vendait des skis. Suit le salon de coiffure de Mme Locatelli. Vient le garage du Lac de Joux, avec son propriétaire Totor, un Rochat, fils de Doret des Charbonnières, le constructeur de bateau. On trouvait juste à côté la Coopé (et non Coop !) du village. Plus loin le Café du Lac puis bientôt le Grand Toit. Plus loin, un peu en retrait une seconde boulangerie que suit la laiterie avec juste à côté le garage Locatelli dit Ripipi. Suit, après la route qui vous conduira au Mollendruz, l'usine Numa Rochat et bientôt ce sera l'Aurore, restaurant construit et géré par Kämpf, aussi marchand de fruits et légumes. Plus loin la menuiserie de X, reprise un jour par Magnenat. Parcours où il ne faut pas oublier la cordonnerie de Deppen, petite maison droit à côté de la route qui vous conduit à la Dent de Vaulion.

Et bien sûr dominant le Pont à cette extrémité orientale, l'église, le Grand Hôtel, et plus sur votre gauche, perdue parmi les arbres, nos célèbres Bunau-Varilla qui est en cours de restauration depuis l'an passé.

Voilà une belle brochette de petite entreprises diverses au milieu desquelles il faut rajouter toutes celles que l'on oublierait, par exemple le magasin d'horlogerie Falquet, un peu en retrait au milieu du village.

Il est évident que nous ne fréquentions pas tous ces petits établissements. Nous allions surtout chez Ruffieux pour nous faire raccourcir les tifs, car nos parents dès que celles-ci dépassaient des oreilles, il fallait se rendre là-bas, le mercredi après-midi. Le petit salon était toujours plein de gamins de notre genre et il fallait souvent attendre. Odeur de l'affreuse mixture qu'il nous mettait ensuite sur la tête et qui nous la ferait toute fraîche alors que l'on reprenait son vélo.

La Truite nous était inconnue tout comme la poste en face. Par contre le kiosque était notre endroit privilégié. L'était moins le cabinet du dentiste sur lequel nous nous attarderons ci-dessous. Nous fréquentions couramment le Bazar, avec Mimi et sa dame, Mme Mimi, aux commandes. Il nous fournissait surtout en vernis. Et pour moi il fut le pourvoyeur de ma série de Mickey Magazine reliés, no 7 à 9, et du dernier Pocomoto de la série, Pocomoto et les chevaux sauvages. Quelle illumination que d'aller là-bas chercher cette précieuse marchandise avec laquelle je rentrais quasiment ivre à la maison. Ces ouvrages firent véritablement les délices de mon enfance, et à ce titre je les garde encore, mieux, je les ai rachetés plusieurs fois, car tel est ce culte que personne ne comprendra jamais. Un petit secret à moi.

Pour la suite, un passage de temps à autre au SEVJ, l'ignorance de la boucherie, de la boulangerie, la primaire-supérieure ce fut trois ans. Vient ensuite chez Sonney. On a vu ce qu'il peut nous offrir, sans oublier le fart Toko.

Tout au bout du village on va chez Ripipi faire réparer nos vélos. Et quelques fois nous montions à la mesure de Deppen pour aller y rechercher une paire de souliers qui méritaient la réparation, des bruns, toujours, tout usés dans les bouts.

On le voit donc, on allait souvent au Pont. Mais il restait cependant un village d'appoint, avec aucune accointance avec la jeunesse du coin qui nous paraissait être plutôt mauvais genre que fréquentable. Ces gars-là devaient volontiers faire les quatre cents coups.

Mais retrouvons maintenant la seule officine que nous décrirons par le menu, le cabinet dentaire de Vincent Golay dentiste, venu chaque mercredi après-midi torturer nos pauvres dents, alors que nous avait dévêtu de nos vestes de couleur indéfinissable tant elles étaient usées sa momie d'assistante.

Attention, il est l'heure de vous cramponnez aux accoudoirs du siège de notre praticien. Et surtout ne relâchez pas la pression sur ceux-ci, va y avoir de la bagarre.

Hélas, car il y a un revers à toute médaille, le kiosque du Pont ne fut pas toujours le but ultime de notre venue au Pont, mais la simple compensation pour une séance de torture à passer chez le dentiste. On nous disait toujours : on ne

dit pas aller au dentiste, mais allez chez le dentiste. Du bon français, que diable !

Une hantise que ces séances chez le praticien. L'horreur de ces situations difficiles que pourtant nous abordions avec beaucoup de courage. Ainsi les méthodes employées et surtout l'absence d'antidouleur, eurent le don de rendre cette enfance beaucoup moins marrante qu'on se l'imagine, ce que peut-être je donne à croire.



C'est derrière ces trois fenêtres du haut que se trouvaient la salle d'attente, à partir de la gauche, et le cabinet de Vincent Golay, à droite.

C'était souvent carrément atroce, et pourtant, plutôt que d'aller nous cacher au fin fond du Risoud pour éviter une séance, surtout pour ne pas retrouver cette terrible fraise qui porte si mal son nom, nous affrontions le dentiste qui allait à coup sûr nous faire bondir sur sa chaise.

Heureusement l'homme, Vincent Golay, n'avait rien d'effrayant. C'était même un homme affable, d'une éducation raffinée, et plaisantin à l'occasion, son gag le plus célèbre étant : pense à quelque chose de beau !

C'est alors que la fraise plongeait dans la carie, et que toi, tu ne t'envolais pas au plafond simplement parce que tu avais les mains si accrochées aux accoudoirs de cuirs que tu les aurais presque arrachés. Quelle souffrance, mon Dieu quelle souffrance. Il semblait que la fraise plongeait dans ce que tu as de

plus vif en fait de douleurs possibles en ton corps, et là plus précisément dans ta mâchoire. C'est plus que la désolation, plus que la consternation, c'est l'enfer sur terre, mon pauvre petit gars, c'est l'effroi de ces moments où tout s'écroule autour de toi, où tu entres en des mondes de tortures que tu imagines soudain, avec ceux-là que l'on charcute de toutes les manières afin qu'ils avouent. L'humanité a perdu tout attrait, toute lumière, ne restent que les ombres et la mort au bout. C'est positivement affreux.

Chez Vincent. Le cabinet était dans le bâtiment de la poste du Pont, à l'étage. Tu montais des grands escaliers, puis en haut, tu prenais à main gauche, un corridor où tu pénétrais après deux ou trois nouvelles marches. Et là l'assistante de Vincent Golay t'avait accueilli avec un sérénité pathétique, prenant ta veste et la crochant au patère qui se trouvait contre le mur. Et cette veste, je m'en souviens, c'était la vieille pelure brune couleur chiasse que mes frères m'avait refilée. Un truc jugé infâme qui finissait sa carrière sur mon dos. J'avais bon dos. Ma mère en cette époque ne jetait rien. Si bien que les trois frères pouvaient porter tour à tour les mêmes habits, pour certains ces vestes usées jusqu'à la fibre, de couleur douteuse et qui n'allaient jamais faire de toi un nouveau petit James Dean ! Plutôt un pauvre petit gars mal fagotté, avec des pantalons en tissus dont le cul devient vite luisant, lequel par ailleurs avec ceux-là tu l'auras toujours froid, ou auparavant ces autres en velours côtelé à grosses mailles, complètement dégueulasses de forme, où le même endroit de ton corps t'arrive au niveau des genoux. On ne savait pas s'habiller, ou plutôt notre mère nous habillait mal, ayant des goûts desquels on ne devait pas déroger, persuadée qu'elle avait toujours raison. Aucun choix donc pour nous. L'obéissance en tout et pour tout. La marque Lutteur en priorité. Mais je vous le promets, on se rattrapera en d'autres domaines.

Voilà donc la morte vivante qui nous déleste de notre pelure et nous fait rentrer dans la salle d'attente. Horreur ! Elle est pleine. Si bien que l'on va y traîner un temps infini avant que de passer à son tour à la moulinette. Ce qui fait que l'on aura le temps de déguster par avance à toutes les joyusetés que l'on connaîtra sur la chaise à soupir de l'autre côté de la paroi. Celle-ci d'ailleurs est si mince que rien de ce qui se passe dans le cabinet ne nous échappe. Et si l'on n'entend tout de même pas ce que le dentiste peut dire à son patient, histoire de le mettre en confiance, les oh et les ah que celui-ci va bientôt proférer alors que la fraise va lui plonger dans de belles caries, ceux-là nous les entendrons parfaitement.

On est là, dans cette chambre sans grâce, tapisserie passée, grise comme le fond de notre vie en ce moment-là, avec les deux fenêtres qui donnent sur la place de la Truite. Par elles on voit tout un petit monde, les clients de l'auberge qui entrent et qui sortent, ceux du kiosque qui font de même. Quand ils le quittent, ils ont souvent un hebdomadaire dans la main, roulé et avec un élastique autour. Et ce sera bientôt à notre tour d'y aller, mais dame, pas avant d'avoir été nous faire ausculter le fond de la gorge de l'autre côté de la paroi.

Admire-t-on cette place de la Truite, le reste de ce que l'on peut voir ? On ne n'y arrive pas. Alors on prend l'une de ces revues qui trônent sur la table du centre de la pièce, étalées là en vrac et qui soudain semblent nous attendre. Il s'agit d'hebdomadaires, l'Illustré ou le Paris Match en particulier. Et que peut-on y découvrir ? Ce qui nous reste, les actualités, les guerres qui sont en permanence autour du globe, l'Indochine, Dien Bien Phu, et puis l'Algérie. Ça n'arrête pas. L'armée française est sur tous les fronts. Ses soldats meurent par centaines, et même si l'on ne voit jamais aucun cadavre sur des images dont les plus atroces sont naturellement censurées. C'est la guerre que l'on vous apporte à domicile, Qui vous fait penser que vous êtes somme toute bien tranquilles dans ce brave pays. Non, nous n'irons pas chercher l'épouvante ailleurs.

Il y a donc cette matière à notre disposition pour nous faire passer le temps, ces images plus que ces textes que nous n'avons pas le courage de lire. Et tout en fait, noir et blanc, contribue à rendre plus sinistre encore ces séances de charcutage que l'on accepte juste parce qu'autrement, avec ces caries, nous souffririons le double de ce que nous endurons ici. On le sait. On a fait l'expérience. Pour éviter que cela se reproduise, on est vraiment prêt à tout.

Mais bigre, voilà mon tour. Elle a ouvert la porte. Je suis sorti. Elle m'a introduit dans le cabinet. Il est là, Vincent Golay, le dentiste, avec sa grande blouse blanche, avec son air aristocratique. Il te salue et te demande de prendre place sur la chaise alors que l'assistante, si je me souviens bien, c'est un peu comme chez le coiffeur, te passe un truc autour du cou. Mais ici, il me semble, c'est un simple papier. N'empêche que tu n'en mène pas large. Tu tiens déjà les accoudoirs à les arracher. Tu te prépares au pire qui viendra quoique tu fasses et quoi que tu dises. Tu ouvres la bouche selon ses ordres. Il te la regarde. Il plante sa pointe là où il faut. Nom de Dieu. C'est du mou et ça te fait sauter au plafond, plus haut encore. Tu en as les yeux qui pleurent. Il te donne peu d'explications. Il te demande simplement de garder la bouche grande ouverte et surtout de penser à quelque chose de beau !

Tu n'y arrives pas. Plutôt tu te crispes, les deux mains sur les accoudoirs qu'elles tiennent plus serrés encore que tout à l'heure. Ton estomac se noue. Tu t'apprêtes à la douleur, et celle-ci, elle vient, elle arrive, elle ne te déçoit surtout pas, elle irradie dans toute ta mâchoire, elle te remonte au cerveau, tu n'hurles pas, tu fais simplement ah ! oh ! comme ceux de tout à l'heure. Et la fraise y va de bon cœur. Elle siffle, elle plonge, elle frémit. Et toi tu regardes quand même malgré cette douleur atroce toutes ces roulettes avec des gorges où il y a la courroie de cuir qui défile à toute vitesse. Et tu regardes aussi tout ce qu'il y a sur la tablette que la morte vivante avait cogné tout à l'heure parce qu'elle y avait déposé les outils du tortionnaire qu'elle venait de désinfecter, là-bas, dans le laboratoire, une troisième pièce en location dans cet immeuble.

On ne rigole pas. On voit la petite lampe brûler, avec une flamme sur laquelle parfois il passe un outil. Il a des piques, il a ce petit miroir qui lui permet d'aller faire ses constats là où il veut, ses explorations, notre bouche étant comme une

grotte. Il ne doit cependant pas y voir des merveilles. Absolument pas. Tout ce qui nous turlupine. C'est d'ailleurs ce qu'il avait dit tantôt en plantant son pic dans l'une nos plus belles caries.

Tu aurais hurlé.

- C'est celle-là qui te chicane ? qu'il avait dit, un petit sourire aux lèvres.

Le sadique. Mais non, c'est juste pour te rassurer.

Et dès aussitôt il a prononcé la phrase fatidique, celle qui annonce la suite du programme que tu connais par cœur.

Ca durera une éternité. Tu auras des larmes plein les yeux. Non pas que tu te sois mis à pleurer comme une femmelette, mais simplement à cause de la douleur qui t'a extirpé ces larmes sans que tu ne puisses les retenir. Il en a néanmoins fini avec son travail de boucher. Il replie cet engin de cauchemar qu'est la fraise pour commencer un traitement qui ne sera que provisoire, avec un pansement de ce type. Pour cela il t'aura mis dans le trou de ta dent après qu'il l'ait désinfecté avec de la ouate et de l'alcool, une pâte blanche qui a vraiment un drôle de goût. Et celui-ci, mélangé plus tard à celui de la confiture, donnera un mélange bien peu ordinaire mais très significatif de cette époque pas dorée du tout.

Et puis, voilà, c'est fini. Il te dit à la semaine prochaine. C'est que la salle, là-bas, juste à côté, elle est toujours pleine, et s'il veut finir avant minuit... Elle ne voit le départ d'un patient que pour en recevoir un autre. Et toujours ces arrivées et ces départs réglementés par la morte vivante qui, alors que tu quittes le cabinet, te tend ta veste que tu enfiles avec un sentiment de satisfaction si intense que tu le ressens encore aujourd'hui. Liberté. Alors tu sautes les trois marches qu'il y a pour retrouver la grande lignée des escaliers que tu descends tout aussi vite, pour te revoir enfin au grand air, ma foi tant pis pour les autres qui n'y sont pas encore passé.

Faudra revenir la semaine prochaine ? Mais on n'y pense pas. On sait oublier. Se boucher les yeux. Car maintenant mes amis, c'est la récompense. Devinez quoi ? Le kiosque ! Et là, mais désormais vous le savez ... Ces bons vieux Artima !

Et l'on ne résiste pas au plaisir de vous offrir une séance de tonte chez notre coiffeur Ferdinand Ruffieux :

Le Pont, où tu vas au coiffeur toutes les six semaines au moins. Te faire rafraîchir derrière les oreilles, en cet endroit précis où tu peux estimer maintenant que tu n'es plus du tout de mouillé ! Nos parents nous y poussent dès qu'un poil de trop sur le front ou sur nos feuilles de choux fait mauvaise impression. Pas question de nous laisser pousser les tifs. Il faut faire les foins de manière régulière, bien rasé derrière la nuque et derrière les oreilles, bref, en état. Surtout ne pas créer de scandale par une tenue négligée. La morale l'oblige. Plus tard notre père nous conseillera d'y aller pour éviter la

perspective de ressembler aux Beatles, ce groupe rock, le seul dont par ailleurs il avait réussi à se fourrer le nom dans la tête. C'est dire toute l'importance que nos quatre garçons dans le vent avaient prise dans les mass-médias.

Le coiffeur, ce fut toujours Ruffieux, petit bonhomme un peu guindé, sympathique en somme et qui ne craignait pas une conversation avec les enfants. Nous étions souvent, les mercredis après-midi en général, plusieurs en même temps dans son petit cabinet situé près de la gare, l'un sur le trône, le tondu de service, et les autres assis sur les chaises placées contre le mur en entrant. Nous lisions. Des Readers'Digest dont les textes étaient illustrés de dessins aux couleurs délavées. Lassés d'une lecture dont je ne me souviens pas du moindre mot, nous regardions par la fenêtre les gens qui se rendaient à la gare proche ou nous admirions le copain sur sa chaise, le crâne joliment pelé et dont les cheveux qu'il avait présenté en arrivant étaient sur le sol tout autour de lui, ses habits néanmoins préservés par la grande cape que le professionnel vous met autour du cou.

Et c'était ton tour. Tu grimpais sur la chaise qui est haute. Il te mettait ta pèlerine, et hardi petit, aux ciseaux, puis bientôt au rasoir, il te dégageait la nuque, il te remettait les oreilles au plein jour, il te faisait en somme beau comme un cœur. Encore que parfois, cette nouvelle tête qu'il t'avait faite et que tu contemplais avec étonnement dans le miroir, ne te plaisait qu'à moitié. Car tes grandes oreilles, on les voyait mieux encore maintenant, et l'on sait que tu n'en étais pas plus fier qu'il ne le faut. Ruffieux avait le geste sûr, rapide, l'affaire était faite en un rien de temps. Elle n'était pas désagréable somme toute. Ces chatouillis dans le cou pouvaient même avoir quelque chose de voluptueux. Et puis venait alors la grande finale, celle où il t'aspergeait la tête de sa brillantine, de sa gominasse, ainsi que je le dis parfois. C'est là que l'on aurait pu dire comme ce petit garçon d'autrefois en retard de baptême, nos gens ne parlaient encore que le patois, et s'adressant au pasteur lui aspergeant le crâne :

- Tu me moilles !

Le liquide dont il inondait à grands coups ton restant de tignasse qu'il secouait dans tous les sens afin que le parfum aille partout, jusqu'à la racine, provenait d'une bouteille en verre torsadé. Il était d'un vert clair, tandis que d'autres, dans le même type de contenant, étaient de couleurs différentes. Il y en avait du un peu jaune, du un peu rouge, du un peu bleu. Pour nous autres, il me semble qu'il n'y eut jamais que du un peu vert. Mais si malheureusement ce produit sentait bon à l'instant où on l'appliquait, très tôt il prenait des odeurs douteuses. C'était en fait plus de la « charognerie », que l'on pourrait dire, qu'un parfum de qualité. Et très rapidement dans la semaine, il faudrait se laver les cheveux afin de faire partir ces relents de vieille panosse.

Ruffieux te donnait encore deux ou trois petits coups de ciseaux, pour affiner le tout, il contemplait son œuvre, puis il enlevait la pèlerine et enfin, après quelques coups de blaireau dans le cou pour y éliminer les derniers cheveux qui

y restent, il te laissait aller. Ca faisait tant. Deux ou trois francs je présume, cinq au maximum. Tu étais comme neuf. Et maintenant te restait l'instant si agréable, une nouvelle fois, de passer au kiosque voisin où tu trouverais ta nourriture spirituelle ordinaire.

Ruffieux, pour ne pas le lâcher si tôt, se complaisait volontiers dans ces petits faits de village qui font le plaisir de ceux qui les colportent et dont pouvaient aussi profiter ceux qui attendaient à l'arrière. Et tout cela pendant qu'au cabinet d'à côté où officiait, sa femme, coiffeuse, l'Irma, la fille à Yen-Yen en l'occurrence, assez forte, mise en permanence au goût du jour, habits, coiffure, maquillage et bijoux. On entendait des conversations de beaucoup plus fournies qu'ici. On apercevait l'Irma venue chercher un objet quelconque dans le cabinet de son mari, entré et écartait les rideaux qui protégeaient l'entrée, une autre dame qui n'aurait plus qu'à attendre, bref, il y avait une ambiance toute particulière en ces deux pièces d'une maison qui restait par ailleurs minuscule, au point que l'on pouvait se demander où nos deux figaros logeaient. Dans un étage improbable, à l'autre bout de la bâtisse. Peut-on vivre dans un logement si petit ? Il y avait là du mystère. La maison, si elle n'accueille plus depuis des lustres de cabinets de coiffure, n'en a pas grossi pour autant. Elle reste donc là, au coin, témoin quelque part privilégié de cette vieille enfance qui nous voyait si souvent au Pont.



Chez Ruffieux ce 25 août 2016.

